



Je suis un pied-noir

par Alphonse Juin, de l'Académie française

L'histoire et le drame du peuple pied-noir par l'un de ses plus illustres représentants. Un texte daté du 20 mars 1962, lendemain des accords d'Evian...

Après le refoulement des Arabes d'Espagne en Afrique du Nord, celle-ci était retombée en friche et devenue un campement dans les ruines, où l'on eût recherché en vain un foyer rayonnant de culture ou une pensée politique inspirée d'un principe d'ordre et d'unité.

C'est pourquoi l'Europe, aux prises avec ses difficultés, et restée sans doute sur la mauvaise impression laissée par l'expédition malheureuse de Charles-Quint au XVI^e siècle, se garda d'intervenir, notamment en Algérie, en dehors de quelques coups de canon tirés sur les ports barbaresques à titre de semonce ou de représailles.

Jusqu'au jour où l'Europe allait prendre conscience du dangereux anachronisme que constituait, à si courte portée et à l'occident du vieux monde, la présence d'une société barbare, livrée au désordre et répartie sur des territoires qui n'étaient plus, à la vérité, que des expressions géographiques vides de tout sens national.

Les Français, s'en étant avisés les premiers, n'hésitèrent pas, en 1830, à faire les frais d'une expédition sur Alger. Il avait suffi d'un coup d'éventail administré par le Dey d'Alger à notre consul pour décider le roi Charles X à saisir cette occasion de se redonner du panache en lançant sur Alger tout un corps expéditionnaire.

Son successeur, le roi Louis-Philippe, eut l'heureuse idée de s'attacher à la conquête de la Restauration et même de l'élargir et de la développer, dans le juste sentiment qu'il y avait en Afrique une noble mission civilisatrice que la France se devait de remplir.

Ce ne fut pourtant qu'après bien des hésitations et des vicissitudes, dont on retrouve trace dans les débats du Parlement de la Monarchie de Juillet, que le parti fut pris de demeurer à Alger. Bugeaud, comme gouverneur général, à son deuxième séjour, fut l'homme de la pacification algérienne, dont il précisa les méthodes administratives et militaires : bureaux arabes, colonnes mobiles, colonisation militaire. Sous son proconsulat, l'Algérie utile s'inscrivit dans ses frontières naturelles entre celle du Maroc à l'ouest et celle de la Tunisie à l'est.

Il ne restait plus qu'à achever la pacification de la grande Kabylie du Djurjura qui, toujours, s'était montrée hostile à toute pénétration, y compris celle d'Abdel-Kader dont l'appel, au temps où il se prétendait le champion d'une politique nationale et islamique, n'avait trouvé aucun écho. Ce fut le maréchal Randon qui, en 1854, la soumit.

Né à Bône, en Algérie, c'est au Maroc, à l'état-major de Lyautey, qu'Alphonse Juin (1888-1967) commença sa carrière. Fait prisonnier à Lille, le 30 mai 1940, à la tête de la 15^e division motorisée, libéré l'année suivante, le maréchal Pétain le nomma commandant en chef des forces françaises en Afrique du Nord. Chef du corps expéditionnaire français en Italie, il mena l'offensive victorieuse du Garigliano. Rappelé au Maroc en 1947 comme résident général, élevé à la dignité de maréchal en 1952, il apporta ensuite son appui moral aux partisans de l'Algérie française et fut mis à la retraite par De Gaulle. Le texte ci-contre a paru dans le premier numéro du « Spectacle du Monde ».

Je suis un pied-noir

par Alphonse Juin, de l'Académie française

Il restait aussi à pénétrer dans l'Atlas saharien et au-delà, ce qui fut réalisé bien après.

Mais alors, de quoi sont faits les pieds-noirs et d'où leur vient ce nom ? On raconte qu'il désignait aux autochtones les soldats français qui débarquaient avec des brodequins noirs assujettis par des guêtres. Ils constituent le peuplement de souche française ou prétendu tel, qui s'est peu à peu développé en Algérie et qui est arrivé à atteindre un million d'habitants.

J'en suis, de ce peuplement, et par toutes mes fibres. Il n'est pas formé que de profiteurs, puisqu'il est avéré que la moyenne de son revenu est inférieure de 20 % à celui des métropolitains. Au surplus, sept sur huit de ces Français d'Algérie ne sont pas des hommes vivant sur la terre, mais des commerçants, des industriels, des techniciens, des cadres, des ouvriers, des agents de l'Etat, ou qui exercent des professions libérales.

Ils proviennent d'un peu partout et se sont déposés par couches successives en Algérie, au cours de plus d'un siècle d'histoire. On y retrouve la descendance des militaires de la première heure qui, ayant mis de côté le harnois, se fixèrent à la terre, une terre souvent ingrate et insalubre, celle des déportés politiques de 1848 et des Alsaciens-Lorrains ayant fui, en 1871, la domination allemande, mêlées à l'apport continu d'une immigration surtout méditerranéenne, comprenant en plus des Français un fort lot d'Espagnols, d'Italiens et quelques Maltais vite assimilés.

La proportion d'Espagnols est naturellement plus forte dans l'Oranie, où ils sont d'excellents cultivateurs, en provenance pour la plupart de Murcie, de Valence, d'Alicante. A Alger, les Baléares sont nombreux. Ce sont leurs maraîchers hors de pair qui ont peuplé tout le Sahel. Les Italiens abondent dans le Constantinois et principalement sur la côte, où ils sont surtout pêcheurs. Ils sont également ouvriers agricoles à l'intérieur.

Tels sont les « pieds-noirs » : un étrange amalgame de races, d'un sang bouillonnant. De leur origine, ils ont souvenance qu'en des temps troublés, et plus ou moins lointains, leurs ascendants ont dû, poussés par la nécessité, abandonner leur patrie pour se fixer en Algérie, sur des terres souvent inhospitalières et hostiles. C'est pourquoi, soucieux de se rapprocher les uns des autres pour travailler en commun et se

mieux entraider, ils font montre d'un instinct tribal, tout comme les Algériens parmi lesquels ils se sont implantés.

Ils parlent d'abondance, sachant utiliser tous les moyens d'expression et idiomes entendus autour d'eux, pouvant même à la rigueur ne parler que par gestes, uniquement avec leurs mains.

Ils ont le goût du forum et de l'émeute, prêts à invoquer à tout propos le salut public, résolus à se faire tuer sur des barricades ou sur n'importe quel champ de bataille, pour telles causes qui leur paraissent justes. Ils en ont toujours fait la preuve aux côtés de leurs frères musulmans.

C'est ainsi qu'ils n'arrivent pas à se faire à l'idée d'être chassés, en même temps que leurs morts, de cette terre sur laquelle ils travaillent depuis plusieurs générations.

Le drame a commencé pour eux quand ils eurent constaté l'indifférence totale des Français de la métropole à leur égard et se virent traîner successivement, par l'homme qu'ils avaient poussé au pouvoir le 13 mai, de la formule de l'intégration à base de fraternisation qu'ils préconisaient à celle de l'autodétermination, pour finir par la prédétermination et la reconnaissance d'une République algérienne jouissant de droits souverains.

D'où leur révolte, par des moyens de violence qui prêtent à discussion et les peuvent conduire à des mesures désespérées, voire suicidaires. L'Armée, hier encore seule garante de l'ordre, est aujourd'hui profondément désunie, et désarmée moralement par de coupables moyens.

Qui donc arbitrera les confrontations sanglantes que l'on voit poindre avec terreur à l'horizon, en l'absence de toute autorité et même de toute administration ? Il n'y a que les fous pour vouloir régler les affaires d'Algérie par la violence, ou par des accords négociés dont on voudrait être assuré qu'ils ne sont pas des chiffons de papier.

On ne bâtit rien, sur ces vieilles terres, si l'on n'écarte les malédictions et si le terrain n'a pas été ensemencé de confiance et d'amour.

Extrait de « Le Spectacle du Monde »

N°361 – avril 1992